

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 10 (1905)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1753-1754
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 12: Brief Nr. 12
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mr. le D^r Langhans en veut à Mlle Segner. Si dans l'occasion vous voudriés bien confirmer ce qu'on dira de lui nous vous en aurions mille obligations.

12.

(Bern Bb. 48, Nr. 12).

Monsieur etc.

Je ne manque aucune occasion de m'entretenir avec vous. Mr. Jenner qui vous écrit aujourd'hui m'en fournit une, et j'en profite avec autant plus de plaisir que le terme de votre voyage s'approchant peu à peu, votre souvenir se présente avec plus de vivacité à mon esprit. J'espère que nous aurons le bonheur de vous voir dès que vos cours d'anatomie seront finis et que vos livres seront imprimés; ici on ne comprend pas ce gout là. Ces Bernois qui ne sont que les copies et les singes des autres nations veulent qu'on les imite à son tour ou qu'on soit d'une espece tout à fait meconnaissable. Au reste je ne scaurois vous dire combien que j'ai appris à me preter à tout, ce qui m'auroit fait enrager à Goettingue me cause ici un eclat de rire; cependant je ne ris pas toujours, quoique je me trouve assés bien (pour un commencement) il me prend souvent des caprices et des degouts qui ne viennent je crois que de l'insuffisance de tous les bonheurs temporels. Une passion pourtant assés constante c'est l'envie de voyager et principalement de voir l'Angleterre, mais quant je pense aux moyens, voilà où je suis arreté. Alors la patrie me paroît sous un point de vue admirable; mais un peu plus de bonheur dans mes petits voyages m'auroit

appris je crois à penser autrement. Ma pratique est telle que je peux en être content. Je suis beaucoup disposé à présent à ne regarder les choses que du bon côté, ce qui me rend plus heureux que je ne devrois être. Il est vrai que je ne gagne pas pour avoir de quoi vivre, il faut que je supplée toujours de mon propre. Je sens aussi parfaitement les désagremens d'un medecin, mais je tache de m'en mettre au dessus en prevoyant tous les cas imaginables, au moins jusqu'à present il n'y a personne dans les tables mortuaires de mon compte, mais c'est la logique de mes malades qui me chagrine quelquefois. Je n'ai presque point de pratique parmi les gens de la première qualité, et j'en suis charmé. Ils ne payent pas plus que les autres et encore prétendent-ils d'ordonner à un medecin comme à un cordonnier; heureux celui qui après cela retire pourtant ses 5 baches par visite au bout de l'année. Mes collegues ne me font point de mal, je ne dis rien contre eux, cependant je ne leur fais pas la cour non plus, je suis aussi éloigné de l'un que de l'autre. Ma reputation est telle que je la souhaite, on dit par ci par là quelque peu de bien de moi, souvent on ne dit rien et quelque fois un peu de mal pour que toutes choses soyent égalées. To pass unheeded by, voilà à mon avis ce qui est le mieux. Ce qui est curieux, j'ai à vint lieues d'ici le plus de jaloux quoique je n'ai point de fortune. Le Dr W e z e l craint que je ne vienne un jour faire du tort à son fils qui est encore à l'ecole, et mes bourgeois ne peuvent comprendre qu'il y a des personnes qui peuvent être contentes d'un homme qui

dans sa jeunesse leur a cassé leurs fenestres et leurs tuiles. C'est si je ne me trompe la raison pourquoi qu'on est toujours le moins estimé dans sa patrie, on ne nous prend pas tels que nous sommes à present, et on ne juge que par ce qu'on a vu lorsque nous etions de petits garçons. Si j'étois general et que j'entrerois en triomphe dans la capitale des ennemis, mon regent diroit, voilà un homme qui dans sa jeunesse n'a jamais scu son catechisme. Vous me dirés voilà bien des bagatelles, mais un homme parle-t-il bien quand il parle de soi-même? et le plaisir d'ouvrir son cœur à la personne du monde qu'on estime et qu'on aime le plus ne surpasse-t-il pas celui de l'avoir entretenu agreablement?

On parle toujours beaucoup de vous et de Mlle votre fille. Mr. le conseiller O u g s p u r g e r a été enchanté de la 1^{re} lettre que vous avez écrit à M. J e n n e r , et il l'a crue tellement utile et interessante pour tout le monde qu'il me dit qu'elle devoit être imprimée. C'étoit une façon de parler, cependant j'ai prié M. Jenner d'en oter les affaires de famille et de me faire un extrait de ce qui regardoit uniquement la morale. Il l'a fait après que je lui avois levé ses scrupules. J'ai montré cet extrait à plusieurs personnes, je crois même que l'on en a fait des copies. Tout le monde en fut epris et on n'entend depuis quelque tems que les louages de l'aimable Marianne et les votres. Des personnes peu accoutumées à rendre justice au merite d'autrui ont cédé là dedans aux charmes de votre plume.

Wahrheit hat ein redend Leben,
Dessen Kraft kein Wiß erfann. —

Madame votre Epouse se remet-elle de sa tristesse? Je fais sans cesse des vœux pour elle et je ne cesserai jamais d'en faire pour votre bonheur et celui de votre chere famille. J'ai l'honneur etc.

Berne ce 11 Janv. 1753.

ZIMMERMANN.

13.

(Bern Bb. 48, Nr. 18).

Monsieur etc.

J'ai senti dans toute sa force ce que vous m'avez dit dans votre derniere lettre. D'abord vous m'attribués une idée que je n'ai eu de ma vie, c'est de vous avoir dit d'anuller votre anoblissement. Faites moi la grace de relire ma lettre.

Si j'ai osé vous dire quelque chose par rapport à la relation dans laquelle on dit que vous êtes avec Mr. votre frere, c'est que j'aurai voulu qu'il n'y eut pas un homme qui ne soit content de vous et qui par consequent vous rende toute la justice qu'on vous doit. Il ne se peut pas qu'on soit plus zelé pour vos interets que je ne suis, toujours pret à prendre votre parti en cas de besoin, toujours occupé à faire sentir dans l'occasion à un chacun ce que vous êtes et les hommages que vous merités.

J'ai observé souvent et d'autres l'ont observé avant moi que vous vous persuadés que Mrs. Frisching se tourneront contre vous en tout tems et qu'ils seront vos plus cruels ennemis. N'étoit-il pas raisonnable après cela de vous dire qu'ils ne pensent pas sur ce pied là et que bien au contraire ils tacheront d'effacer la faute d'un entre eux?